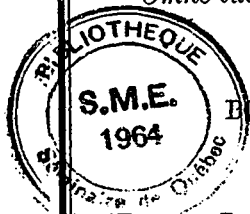


Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.



— — — — —
BONTÉ, GAÏETÉ, SAGESSE.
— — — — —

LA VOIX.

Journal Religieux.

PARAISANT LE 1^{ER} DES MOIS DE
FEVRIER, MAI, AÔUT ET OCTO

VOL. 1. | MONTRÉAL, AÔUT, 1880. | No. 1.

“LA VOIX” rejouit la jeunesse et console la vieillesse.

• “LA VOIX” dit à la jeunesse; soyez innocents et heureux; soyez studieux et intelligents; soyez respectueux envers vos parents et vivez longtemps; soyez religieux et mourez en paix.

— — — — —
ABONNEMENT ANNUEL, 25 CENTINS.

Bibliothèque
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

LA VOIX.

Abonnement Annuel.—25 Centins.

VOL. I.

MONTRÉAL, AOÛT, 188c.

No. 1.

A NOS LECTEURS.

Bien chers lecteurs,

Je vous demande des prières ferventes pour les nécessités urgentes que l'on me fait sans cesse connaître, et pour les quelles on demande des supplications au Ciel. Sachant le nombre de bons priants que l'on trouve chez les Canadiens, j'ai résolu d'essayer de faire en français, le bien que depuis sept ans j'ai fait en Anglais avec le secours de bons Catholiques. En effet dans les différentes parties de l'Amérique notre petit journal anglais a trouvé des amis zélés, des hommes, des dames, et surtout des demoiselles qui se sont empressés de la propager et d'obtenir par là beaucoup de ferventes prières. Je demande la même assistance aux bons Catholiques Canadiens. Notre grand but c'est d'obtenir la conversion des Protestants et pour cela il faut des prières, car l'œuvre de Dieu ne se fait pas sans la prière. Mais même parmi nous, il y a des meaux immenses qui demandent la grande remède de la prière, et je puis répéter ici les saintes paroles du Rev. Père Chevalier, adressées aux associés de N. D. du Sacré Cœur, il disait :

“ L'orage gronde sur l'Eglise : ses droits les plus sacrés sont méconnus : on veut la dépouiller de ses prérogatives ; on cherche à l'asservir pour s'en débarrasser ensuite.

Les Chrétiens sont outragés dans leur foi, menacés dans leur liberté, entravés dans leur desirs les plus légitimes.

L'éducation de la jeunesse tend à nous ramener au paganisme ; on la veut sans principes, sans religion, sans Dieu.

Les pères de famille, chaque jour, se voient frustrés du privilège inaliénable, que la nature leur donne, de faire élever leurs enfants par qui bon leur semble.

Vous le voyez, le danger est suprême. Vers qui jetterons-nous ce cri d'alarme ; *Salva nos, perimus*. Vers le Cœur

adorable de Jésus, que Notre Seigneur lui-même nous a donné "comme un dernier effort de son amour, comme une planche de salut pour nous préserver du naufrage. Mais qui viendra frapper à la porte de cette arche de la Bénédiction pour la forcer à s'ouvrir? Qui puisera sans crainte dans ce trésor de la Divinité, pour en repandre sur nous les richesses qu'il renferme? MARIE..." Elle seule est digne de cette sublime mission," nous dit saint Bernard. "Elle seule connaît et sait trouver les avenues de ce Cœur sacré, qui a été formé de sa substance, qui a, durant tant d'années, reposé et palpité sur son propre cœur. " Sous quel nom l'invoquerons-nous pour qu'Elle incline vers nos misères les miséricordes du Cœur de son Fils? Quel titre lui donnerons-nous pour symboliser sa puissance sur ce Cœur adorable et marquer sa coopération dans la diffusion de ses grâces? Celui de NOTRE-DAME DU SACRE CŒUR!!! "Oui" s'écrie l'éminent cardinal de Poitiers, "l'invocation de Marie, sous ce titre béni, n'est autre chose qu'une déduction et qu'un appendice de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus *qui doit sauver le monde.*

Donc, tournons nos regards inquiets vers NOTRE-DAME DU SACRE-CŒUR. *Elle tient entre ses mains le Cœur du Roi des rois, "espérance suprême de l'Eglise et de la Société."* Conjurons-La de lui parler en notre faveur, car *Elle peut en obtenir tout ce qu'Elle voudra.*

Ce n'est pas sans un dessein providentiel que Léon XIII, et son immortel prédécesseur L'ont déclarée la Patronne officielle des causes difficiles et désespérées. Ces causes sont nombreuses et pressantes aujourd'hui; nous venons d'en signaler quelques-unes. Recommandons-les avec instance, chaque jour du mois de mai et du mois de juin, à *Notre-dame du Sacré Cœur*. Elle les fera triompher. Nous engageons vivement les fidèles à réciter trois fois par jour cette invocation si efficace: *Notre-Dame du Sacré Cœur, priez pour nous*, à laquelle Pie IX a attaché cent jours d'indulgence, et à offrir, pendant ces deux mois si précieux, le plus grand nombre possible de communions, de chapelets et d'actes de piété. Nous les prions de vouloir bien répandre ces pieuses pratiques dans leur entourage.

J. CHEVALIER,

M. S. C.

En Canada il y a 1,846,800 Catholiques; 23 évêques; 1,599 prêtres et 1,617 églises.

GUERISON D'UN JEUNE GARÇON.

Mon petit garçon, âgé alors de 8 ans, perdit la vue tout-à-coup : les médecins l'attribuèrent à la trop grande clarté, l'enfant ayant travaillé pendant l'étude du soir à la lueur d'une lampe au pétrole et passé bien des récréations à s'amuser avec la neige sous un beau soleil. On décida de mettre le petit dans une chambre noire le soir du second jour qui, hélas ! nous avaient parus deux siècles. Je lui dis de me regarder ! tu sais bien pauvre maman, que je n'y vois pas ! Oh ! chers lecteurs et lectrices, que Notre-Dame du Sacré-Cœur vous garde d'entendre de telles paroles sortir de la bouche de votre fils unique.

Mais, lui dis-je, c'est afin de voir si tu vas mieux. Au contraire, me répondit-il, ils me font beaucoup de mal aujourd'hui pour les ouvrir. Il avait bien raison, le cher enfant, car j'en aperçus le blanc très-rouge, et très-enflammé, une eau blanche les emplissait. Prier !! ma douleur était trop grande !! je pleurais. Au même instant, M. le directeur des frères des Sacré Cœurs de Jésus et de Marie vint visiter le jeune malade. Ce bon religieux s'approcha de son petit élève, après l'avoir rassuré, il lui dit : je ne puis rien t'offrir pour t'amuser, mais prend cette Sainte-Vierge en lui présentant une statuette de Notre-Dame du Sacré-Cœur, dis-lui un Ave Maria, elle te guérira ; le petit malade la prit, récita un Ave Maria, et, en se couchant voulu mettre sa Sainte-Vierge (c'est ainsi qu'il l'appela) sous son traversin. Il dormit tranquillement toute la nuit ; le lendemain matin, à son réveil, il s'écria : maman, j'y vois !! la guérison a été soudaine et entière. Voilà quatre ans écoulés l'enfant n'a jamais eu la vue brouillée ni la moindre rougeur.

Reconnaissance, amour et honneur a notre bonne Mère, puisse-t-elle le garder toujours.

Daignez agréer mon révérend Père l'assurance de mes sentiments respectueux.

Eugénie MARTIN

En Canada il y a 18 séminaires ; 40 collèges ; 35 académies ; 247 couvents ; 92 communautés religieuses ; 43 asyles ; 34 hopitaux ; et 3,544 écoles élémentaires.

NOTRE DAME DU SACRÉ CŒUR

AU PAPE LÉON XIII.

À l'occasion d'un cierge présenté par le pontife au sanctuaire d'Issoudun.

Ce matin, sur l'autel rayonnant de lumière,
Mes yeux ont vu briller un beau cierge d'honneur,
Faisant étir celer les armes du Saint-Père,
Et m'annonçant ainsi l'offrande de son cœur.

J'ai béni ce flambeau, doux présent des abeilles
Qui, des plus belles fleurs recueillant le parfum,
Ont pris, dans le plus pur des corolles vermeilles,
Une cire de choix pour l'autel d'Issoudun.

J'aime à voir, au milieu des cierges des fidèles,
Comme un prince entouré d'une garde d'honneur,
Le noble cierge offert par tes mains paternelles,
O Pontife de Rome ! ô suprême Pasteur.

J'aime à voir, en ces lieux, cette cire embaumée
Exhaler lentement son parfum devant moi,
Et rouler vers le ciel une blanche fumée,
Qui me porte les vœux de l'Eglise et de toi.

Puisque, pour honorer ma chère Basilique,
Ton étoile me fait hommage d'un rayon,
J'augmenterai les feux de l'astre symbolique
Dont l'éclat resplendit sur ton noble blason.

Si l'arbre de la paix, ornement de ton trône,
En ton nom, est venu décorer mon autel,
Je ferai de la paix l'honneur de ta couronne,
Je ferai de ton règne un avant-goût du ciel.

Et puisque ton blanc lis, en cette heureuse fête,
Répand, à mes côtés, son parfum virginal,
J'étendrai mon azur au-dessus de ta tête,
Et les lis germeront sous ton char triomphal.

Et de son divin Cœur entr'ouvrant la fournaise,
D'où le céleste amour fait jaillir tous les feux,
Mon Fils saura payer les dons de Léon treize,
En exauçant pour moi, sa prière et ses vœux.

Issoudun, 25 mars, fête de l'Annonciation.

L'Espagne, pour une armée de 180,000 hommes, consacre à l'aumônerie militaire 878,000 francs.

L'Autriche, pour 280,000 hommes, 450,000 francs.

La Russie, pour 798,000 hommes, 760,000 francs.

L'Allemagne, 401,679 hommes, 880,000 francs.

L'Angleterre, pour 312,000 hommes, 1, 268,550, francs.

La France, 460,000 hommes, donnait 87,000 francs; aujourd'hui l'aumônerie militaire est supprimée; il paraît qu'en république le soldat n'a plus besoin de Dieu.

BERNADETTE.

Le 16 avril a été l'anniversaire de la mort de sœur Marie-Bernard de douce mémoire. A cette occasion, citons ce qu'on lisait il y a bientôt un an dans un journal d'Amérique :

“ Une des physionomies les plus doucement rayonnantes et les plus sympathiques de notre temps, c'est assurément celle de cette petite fille de Lourdes qui, par une journée nuageuse de l'hiver de 1858, étant allée chercher du bois sur les bords du Gave pour chauffer le corps transi de ses parents, rencontra dans la grotte mystérieuse la Vierge Marie, Reine du ciel, et reçut sa divine parole pour fortifier les âmes croyantes et consoler les malades avec l'espérance de la vie. Très-humble comme tous les héros du christianisme, insensible aux flatтерies et aux menaces; sanctifiée par la communication directe avec la Mère de Dieu, elle se retira quelque temps après au couvent, où elle vient de mourir comme une sainte, et de déployer ses ailes comme un ange. En songeant à ces âmes pures, nous qui avons perdu l'innocence, nous éprouverons la sensation que cause le vif reproche de la conscience en contemplant une existence céleste. Mais comme la charité est une condition inséparable de la sainteté, nous éprouvons aussi une consolation efficace, en supposant que ces âmes pures furent envoyées pour connaître les misères de la terre, et interposer leur médiation entre le Juge divin et le condamné humain.

“ Bernadette a été comme une apparition céleste, revêtue de chair mortelle, qui, en présence de ce siècle matérialiste et incrédule, a fait briller la lumière de l'esprit et de la foi. Fleur des montagnes, elle a parfumé de ces vertus la trace abandonnée du fils de Bethléem, comme elle, né au sein d'une nature sillonnée par les torrents, qui symbolisent l'humanité attirée vers l'abîme; fleur de sainteté, embellie sous l'influence du regard de l'auteur de la plus grande beauté, elle s'est étiolée après que son parfum se fût étendu d'une vallée à une autre vallée, d'une montagne à une autre montagne, d'une mer à une autre mer, sanctifiant les âmes, embaumant les fidèles, purifiant les corrompus, ravivant la dévotion, répandant le culte de Marie et déposant sur chaque lèvresèche une goutte d'eau, dans chaque cœur flétri une espérance. Bernadette est morte enchantée par les prières de ses sœurs mêlées au murmure des ondes de la Nièvre; et le dernier soupir de la Voyante de Lourdes, comme celui d'une héroïne du Seigneur, retentissant dans toute la France, s'est répété avec un douloureux écho dans le monde entier. Sa tombe sera pour l'humanité fidèle le berceau d'un ange

parcequ'elle y descendit transfigurée, après avoir laissé sa chair comme une enveloppe éphémère. On célébrera cette enfant modeste qui, par une matinée nébuleuse, s'en alla sur les rives du Gave, recueillir du bois pour ses parents nécessiteux, rencontra la Vierge Immaculée dans la Grotte de Lourdes, pour la consolation de tous ceux qui souffrent ici-bas." Sr D. SANTIAGO ESTRADA.

EXTRAIT D'UNE LETTRE ÉCRITE À UN ZOUAVE PONTIFICAL
PAR SON FRÈRE À PARIS.

« Nous irons demain faire viser nos passeports chez le consul anglais, car à la tournure que prennent les affaires nous pourrions bien assister à une commune avant peu.

Tu n'es pas sans connaître les troubles qui ont accompagné la visite de Ferry à Lille et le discours qu'il a prononcé en cette circonstance. Les scènes qui ont eu lieu doivent nous faire prévoir ce qui arrivera, car si au début on voit de pareilles monstruosité, qu'elle fin ne devons-nous pas attendre!

Dimanche dernier, vers cinq heures du soir, en revenant de l'église St. Roch, où nous avons entendu prêcher un jésuite, le célèbre Père Félix, nous rencontrions une trentaine de voyous qui parcouraient les rues en chantant la Marseillaise. Celui qui conduisait la marche, portait un bâton auquel était attachée une bande de flanelle rouge. De temps à autre, on entendait crier « Vive la république! A bas les jésuites! Comme nous voyions venir un prêtre au loin, nous les avons suivis afin de voir quelle façon ils lui feraient. Apparemment qu'ils reconnurent que ce n'était pas un jésuite, car ils se contentèrent de le siffler et de le montrer du doigt.

On s'attend à des troubles quand commencera la discussion sur les décrets du 29 mars, qui stipulent que toutes les congrégations non autorisées doivent quitter la France d'ici à trois mois et surtout lorsque le Sénat les approuvera ou les mettra de côté. Je t'assure que nous ne manquerons pas d'assister au parlement tant que nous le pourrons.

Louis Veillot, dans un article qu'il publie dans l'Univers caractérise bien l'état de la France, en disant: « Qu'il n'y a aucune époque qui ressemble plus à la nôtre que celle de 1793. » La plus grande partie des publications contiennent les injures les plus révoltantes contre les jésuites et la religion. De tous côtés on soulève les plus infâmes préjugés du peuple contre le clergé et tout ce qu'il a de bon. Certainement qu'avant longtemps il se passera de grands événements en France. Tout le monde s'y attend.»

Pour juger le monde, il faut le voir de loin et l'avoir beaucoup vu de près.

Un voyageur arrive dans un village d'Espagne et se rend chez un barbier.

—Monsieur se fait raser à la cuiller ou au pouce? lui dit le figaro.

—Qu'entendez-vous par là? répliqua le voyageur.

—Ah! voila, si l'on vous met une cuiller dans la bouche pour gonfler la joue, afin que l'opération soit plus commode, ça coûte quatre sous; autrement, on se sert du pouce, et ça n'en coûte que trois!

LES SIGNES DU TEMPS.

Nous avons sous les yeux, dit le "Nouveau Monde," un journal ridicule publié à Bâle en Suisse et qu'on a, parait-il, tâché de répandre parmi les Canadiens-Français du Wisconsin.

Personne ne se laisse prendre à ces sottises à moins qu'il n'ait l'esprit malade comme l'on malheureusement quelques-uns de nos amis les protestants.

Le journal s'appelle *Les Signes du Temps*, il est l'organe d'une secte fanatique appelé la secte des Adventistes ou Millérites.

Cette secte crédule eut pour auteur un certain Joseph Miller, du Massachussets, qui, à force de lire les écritures sans la lumière de la Sainte Eglise, perdit la raison et se mit à prêcher dans les rues de New York et Boston, que la fin du monde était proche. Il se fondait sur le chapitre VIII de Daniel, et prétendait que les 2300 jours dont il y est question étaient autant d'années. D'après son calcul, le monde ne devait subsister que 1810 ans après la résurrection, et, par conséquent, être détruit au mois de mars 1843. Le monde ayant survécu à l'année fatale, Miller reconnut qu'il avait fait une faute dans son grand calcul et renvoya le grand événement au 22 octobre 1847. Les protestants de toutes les classes et de toutes les sectes le crurent—car il est étonnant comme ceux qui ne veulent pas croire à la vérité croient facilement à toutes les niaiseries et superstitions. Ils vendirent leurs propriétés aux incrédules, fermèrent leurs magasins, dépensèrent ce qu'ils possédaient et, au jour désigné, s'assablèrent vêtus de blanc sur une montagne pour monter de là au ciel avec le juge souverain.

Celui-ci pourtant ne vint pas, et ce jour le soleil.....se coucha comme d'ordinaire. Beaucoup d'entre les pauvres

diabls étaient ruinés mais peu guéris de leur crédulité. La fin du monde est prédite périodiquement depuis, mais n'arrive pas. "Le monde est dans l'attente, disent les journaux de la secte, et a besoin de nouvelles révélations pour être plus éclairé."

Il y a quelque temps, le nombre des Adventistes aux Etats-Unis était évalué à 30,000.

Les Signes du Temps renferme les inepties habituelle contre le catholicisme, mille fois rabâchées et mille fois réfutées.

Les Canadiens-français peuvent trouver une réponse à toutes les objections protestantes dans un excellent petit ouvrage publié à Montreal [Beauchemin & Valois] et intitulé 'Arsenal du catholique.'

N'oublions pas de dire que *Les Signes des Temps* dans son numéro 10, nous donne de charmantes gravures de la bête de l'apocalypse. Pourquoi n'ajouterions-nous pas au titre l'épigraphie suivante de l'apocalypse :

Et habebant in frontibus eorum signum bestiae.

Et ils étaient marqués au front du signe de la bêtise!—
Le Travailleur.

L. AFRANC-MAÇONNERIE DANS LES ÉGLISES CATHOLIQUES

[De l'Univers.]

La tache d'huile de la franc-maçonnerie gagne de proche en proche le pays tout entier.

Elle possède le gouvernement, la police, les plus hautes fonctions de l'Etat. Elle dispose de la majorité du Sénat et de la Chambre des députés. Elle dicte aux ministres les mesures politiques, militaires, administratives qu'il lui plaît de prescrire. Elle refoule le culte catholique dans l'intérieur des églises.—Cela ne lui suffit pas. Elle veut y pénétrer à son tour.

Depuis 1738 jusqu'à nos jours, tous les Papes ont défendu, sous peine d'excommunication, à tous et à chacun des fidèles de Jésus-Christ, d'entrer dans les sociétés de francs-maçons, de les entretenir, les recevoir chez soi, leur donner asile, assister à leurs réunions, leur fournir quelque chose, leur donner conseil, secours ou faveur, ouvertement ou secrètement ou indirectement.

"Ces hommes disait Léon XII dans sa constitution de 1825 sont semblables à ceux à qui l'apôtre saint Jean ordonne de ne pas donner l'hospitalité, et qu'il ne veut pas qu'on salue: ce sont les mêmes que nos pères appelaient les premiers-nés du démon."

‘ Il faut, disait encore Pie IX dans son allocution du 25 septembre 1865, les mettre au nombre de ceux dont l’apôtre nous a tellement interdit la société et l’accès, qu’il a expressément défendu de leur dire même: *Ave. Salut!*’

A plus forte raison les francs-maçons ne doivent ils pas pénétrer dans les églises catholiques. Le F. Gambetta se fait justice à lui même quand il refuse d’en franchir le seuil.

Aujourd’hui que le F. Constans, vénérable honoraire de la loge les *Cœurs Unis* de Toulouse, et ministre des cultes, les francs maçons prétendent pénétrer en maîtres dans nos églises: “La maison est à moi: c’est à vous d’en sortir.”

L’Union libérale s’indigne parceque le clergé de Notre-Dame de La Riche n’a pas laissé pénétrer dans l’église les insignes de la franc-maçonnerie.

Qu’on ne s’y trompe pas! Si les projets de loi de M. Labuze sont votés par les chambres, si les conseils municipaux radicaux font prévaloir leurs théories sur la propriété des églises, ces sectaires, qui paraissent aujourd’hui plus ridicules que dangereux, seront les maîtres des cérémonies du culte. Pour ne pas prendre part à leurs pratiques impies, les prêtres fidèles devront leur céder la place. L’heure approche où l’étole du curé sera forcée de se retirer devant le tablier de peau blanche des mascarades maçonniques.

JESUS A LA CRECHE ET AU TABERNACLE.

Tantôt la sainte Eglise nous convoque autour de la Crèche du Sauveur: Tantôt elle nous appelle aux pieds des tabernacles pendant les solennités d’Adoration. Quo’ d’harmonies belles et profondes entre ces deux humbles demeures de l’Amour infini!

Comme l’aurore annonce le jour, la crèche annonce l’Eucharistie. Bethléem et la maison de paix, mais le froment n’y paraît que dans sa fleur, et la Vierge Mère nourrit encore celui qui doit être bientôt la nourriture du monde. La crèche, c’est l’enfance avec ses grâces ingénues, son doux regard et son sourire plein d’innocence et de candeur: au tabernacle, c’est l’Homme-Dieu dans sa grave et sercine beauté. La crèche, c’est la source de lumières et de vie qui commence: au tabernacle, c’est le fleuve qui coule, immense et rapide, pour rejaillir jusque dans l’éternité. A Bethléem c’est la grappe suspendue à la vigne virginale, comme chantaient nos pères: au tabernacle, c’est le calice plein du breuvage céleste qui enivre et réjouit les âmes.

A la crèche, j'aperçois un enfant qui pleure ; au tabernacle, un Dieu qui appelle. Autour de son berceau régne la solitude et le silence ; à peine quelques amis l'environnent. Ah ! trop souvent n'est-il pas encore le solitaire, l'oublié, le délaissé ! "Il est venu dans le monde, dit l'Évangile, et les siens ne l'ont pas reçu !" Et encore : "Il en est un au milieu de vous que vous ne connaissez pas." Parole triste, mais toujours vraie ! Il faisait froid à Bethléem. Hélas ! que de tabernacles autour desquels c'est toujours l'hiver sombre et glacé ! Oui, la crèche et le ciboire sont deux couches bien dures pour l'Enfant, pour l'Hôte divin, qui, malgré tout, ne veut plus nous quitter.

Il était bien petit, bien pauvre à Bethléem ; au tabernacle, il se fera plus petit encore ; il cachera son visage ; il voilera son front. Plus rien, que l'invisible pain des âmes, et l'amour qui rayonne !

L'Enfant de la crèche est captif ; des langes enveloppent celui qui porte l'univers et lance la foudre. Le Dieu de l'Eucharistie se rendra plus captif encore. C'est le prisonnier de l'amour. Il est là, sans résistance, dans les mains du prêtre, et le grand Roi du ciel obéit à l'homme comme au serviteur. On l'appelle, il vient, on le prend, on le laisse, on le porte, on le donne, il se livre avec un abandon que rien ne lasso. On voit bien qu'il est tout à nous ; il s'oublie à force de nous aimer. Si la crèche est l'apparition de la grâce de Dieu parmi nous, l'Eucharistie, c'est l'épanouissement de la tendresse, c'est le chef-d'œuvre, c'est la fin, comme dit l'Évangile, *in finem dilexit eos*, c'est le miracle de l'amour infini.

O crèche de Jésus ! soyez l'école de nos âmes, et enseignez-nous le chemin du tabernacle dont vous êtes la touchante image et l'humble préparation. Que l'innocence et l'humilité qui reluisent dans vos mystères soient la parure de nos cœurs, quand nous irons nous asseoir à la table de l'Agneau ! Que nous y portions toujours la robe des anges, la simplicité des pasteurs, la foi de ces Rois de l'Orient dont nous honorons naguère la mémoire, le doux recueillement, les adorations profondes, le ravissement et les tendresses de la Vierge Mère et de saint Joseph !

Les saints ont tous aimé d'une façon particulière les mystères de Jésus enfant. Le séraphique François d'Assise, dans son enthousiasme, s'en allait disant à tous : — Aimons l'enfant de Bethléem !

Remarque touchante ! Lorsque Jésus-Hostie a voulu se manifester visiblement aux saintes âmes, c'est presque toujours sous l'aimable figure de sa divine Enfance. Prosternés devant

le tabernacle, ils l'apercevaient tout à coup, ou bien souriant sur l'autel comme dans sa crèche, ou bien dans les bras de Marie, qui l'offrait à leurs tendres adorations.

O divin Emmanuel, hostie d'amour, manne miraculeuse, connaître et goûter à toute votre suavité-exquise et votre douceur ineffable! Que nos âmes aient faim et soif de vos délices, et que, passant de la crèche à l'autel, de l'enfant qui sourit au Dieu qui se donne, nous arrivions enfin au tabernacle de l'éternel Amour, à la communion de l'éternelle vie!

BONNE VOLONTE.

“Dernièrement, une de nos églises avait trois jours d'adoration. Chargée de dresser une liste d'adoratrices, une personne pieuse avait essuyé les refus de plusieurs, qui n'avaient guère que leur toilette à faire, et qui, sur douze heures, n'en pouvaient trouver une pour Dieu. “Je rencontre enfin, dit-elle, une jeune et pauvre ouvrière, qui travaille du matin au soir pour gagner sa pauvre vie et secourir ses parents. Je pourrais vous dire son nom, mais j'aime mieux le taire. Je lui propose une heure pour un jour seulement: elle prend une heure pour les trois jours, et elle demande de midi à une heure.”

“Je l'inscris sans plus de façon et sans penser à autre chose.

“Le troisième jour, tandis que nous sortions ensemble de la chapelle: “Ma chère N..., lui dis-je, vous n'avez donc pas de travail en ce moment?”

“—Pardon, mademoiselle; Dieu merci, je su's en journée.

“—Comment se fait-il alors que vous puissiez être en adoration à cette heure-ci? C'est l'heure de votre dîner, et vous n'avez pas d'autre moment.

“—Oh! mademoiselle, je m'arrange. Afin de me procurer le bonheur de venir devant le bon Dieu, je déjeûne *un peu plus fort* le matin, plus de mon goûter j'en fais mon dîner, de la sorte mon heure me reste libre, et tout va comme ça.

“—Mais mon enfant, ne souffrez-vous pas d'un arrangement pareil? Vous priver ainsi de votre repas!

“—Je le retrouve auprès du bon Dieu. Je vous assure que je ne souffre pas le moins du monde; et puis quand même cela serait!

“En disant ces mots, elle me regarda en souriant d'un sourire angélique, me salua et me quitta pour se rendre à son travail.

“ Je l'avoue, je me sentis émue de ces quelques paroles. Les beaux sentiments que, sans le savoir, laissait percer cette pieuse fille, me firent du bien. Elle marchait devant moi, j'avais les yeux sur elle, et je me disais : Pourtant, qu'une âme de bonne volonté est puissante ! Que ne peut-on pas, quand on veut réellement ! ”

“ Un des chefs révolutionnaires les plus élevés, et incontestablement très habile, disait, il y a peu de temps, ces paroles que nous nous sommes empressés de recueillir et de noter :

“ Le Pape ne sort pas depuis cinq ans. Il a raison. Il est vraiment prisonnier de sa parole, de sa royauté, de sa foi. “ Il y a, à la porte de bronze du Vatican, des sentinelles morales inexorables qui lui barrent le passage. Sa captivité lui est-elle utile ? Je ne le sais. Seulement je déclare qu'elle nous est utile à nous, et même nécessaire. Il est hors de doute que, si le Pape sortait du Vatican, il parcourrait les rues en triomphe. Le peuple lui ferait des ovations continuelles. Au lieu de répandre des aumônes en secret, il pourrait jeter ouvertement des poignées d'or aux malheureux. Il y aurait des entraînements d'enthousiasme auxquels les Italiens eux-mêmes céderaient, tant ils sont fatigués du régime de nos ministres. “ En d'autres termes, si le Pape sortait du Vatican, le roi ne pourrait plus se montrer dans les rues. L'Europe aurait sous les yeux le contraste le plus fâcheux pour nous. Pie IX., en se condamnant lui-même à la captivité, nous rend donc le plus grand service. Il y a plus, j'ose le dire : s'il se désistait de sa résolution, il nous mettrait dans la nécessité de lui imposer “ une captivité forcée... par mesure de sûreté publique. ”

“ Nous livrons ces considérations à la presse catholique. Elles méritent d'être rapportées. ”

TRAIT D'HEROISME.

Le beau fait que je vais essayer de narrer a eu pour théâtre un petit coin presque inconnu de la Lorraine, aux jours pleins d'horreur où la Prusse sans pitié couvrait la France de ruine et de sang.

Un matin de l'année 1871, une colonne détachée de l'armée prussienne, en route peut-être pour Paris, passait auprès d'un pauvre village de cette malheureuse province. Tout à coup du sein d'un bosquet touffu, un coup de feu se fait entendre et une balle meurtrière vient blesser un soldat de Guillaume.

A cette attaque imprévue la brave troupe s'arrête comme frappée de la foudre, elle hésite un moment, puis, rassurée par le silence qui règne partout, elle se précipite furieuse à la poursuite du téméraire ennemi qui a osé défier ainsi. Mais peine inutile, sous le bois comme dans la vallée les Allemands ne trouvèrent aucune trace qui pût indiquer le lieu où se cachait l'audacieux Français. Alors, la rage au cœur ils abandonnent leurs vaines recherches, et, altérés de vengeance, ils se dirigent vers le village. Terrifiés à la vue des envahisseurs de leur patrie, les habitants de ce hameau isolé pressentent un malheur.

Bientôt assemblés sur la place publique par les soldats qui les maltraitent comme un troupeau d'esclaves, ils entendent le commandant prussien leur donner cet ordre épouvantable : "Choisissez immédiatement six d'entre vous pour être fusillés en représailles de l'abominable attentat commis ici ce matin contre un de mes soldats." Hélas ! contre le fort le faible ne résiste pas longtemps ; les pauvres paysans, après avoir un moment relevé la tête comme pour répondre à leur bourreau, se courbent bien vite sous le joug et acceptent leur malheureux sort.

Une heure après cette sentence cruelle, six pères de famille, pieds et mains liés, attendaient la mort, enfermés dans la salle d'école transformée en prison pour la circonstance. Le premier acte de cette lugubre tragédie s'était à peine terminé, que le pieux pasteur du village connaissait déjà l'infortune de ses enfants. Ne songeant qu'à ses devoirs de père et de prêtre, ce digne ministre du Seigneur se présente sans crainte à l'officier prussien et lui demande la permission de visiter ceux que sa cruauté a jetés dans les chaînes. Après quelque pourparlers, il obtient cette permission, et il vole encourager et consoler les victimes de la vengeance.

En entrant dans la salle où depuis des années la jeunesse de sa paroisse apprenait à connaître et à prier Dieu, un spectacle navrant s'offrit aux yeux du prêtre ; son cœur de père éclate en sanglots en voyant ses enfants étendus enchaînés à ses pieds.

Cinq d'entre eux sont presque sans vie, tant la perspective du supplice les a effrayés, ils ne reconnaissent pas leur curé, leur bouche est muette, ils n'ont plus conscience de leur être, ils ne sentent pas même venir la mort qui déjà semble les étreindre dans ses bras glacés. Mais le sixième n'a pas perdu connaissance, il comprend toute l'étendue de son infortune, il pleure, il crie, il se roule sur le plancher, le désespoir le plus affreux déchire son âme.

Les paroles de son pasteur ne le calment pas, rien ne peut éloigner de son esprit cette horrible pensée d'une mort violente et prochaine, son cœur est fermé à la consolation, la religion même a perdu tout son fruit sur cet infortuné. Ses yeux égarés semblent fixés sur un tableaux déchirant; il voit devant lui une épouse chérie et six petits enfants en proie à toutes les douleurs et à tous les dangers de la misère. A l'aspect de cette image terrifiante qui l'obsède, le délire s'empare de lui, d'une voix dont les accents n'ont plus rien d'humain, il maudit ses bourreaux et profère des imprécations qui font frémir d'épouvante.

Le prêtre, voyant que ses efforts pour donner un peu de résignation à cette âme brisée sont inutiles, prit alors une résolution sublime, il alla trouver l'officier qui lui avait permis de visiter ces prisonniers et lui dit :

—Capitaine, ces pauvres gens sont innocents, vous le savez; il est même plus que probable que ce coup de fusil n'a pas été tiré par un habitant de ce village, alors pourquoi agir avec tant de rigueur? pourquoi les rendre responsable d'un acte qu'ils n'ont pas commis? Ah! de grâce laissez-vous toucher par leur malheur, ne méprisez pas leurs larmes et celles de leurs épouses..... Donnez la liberté à ces malheureux.....

—Que m'importe, répondit le brutal Prussien, leur innocence ou leur culpabilité? Sachez qu'aujourd'hui on a, ici, insulté le drapeau de ma patrie et blessé à mort un de mes soldats; je veux venger ce sang et cet affront. Par le châtement que je vais infliger, j'entends montrer à vos perfides compatriotes que jamais impunément ils n'insulteront l'étendard de la Prusse et n'assassineront un fils de la noble Allemagne.

Le prêtre comprit à ces mots que tout espoir était perdu et que ses paroissiens allaient mourir malgré leur innocence. Alors, levant les yeux au Ciel, il adresse à Dieu une fervente prière; puis, ô sublime dévouement! il s'offre au commandant pour être lui même fusillé à la place de celui des prisonniers qu'il avait trouvé le plus désespéré.

Ce monstre à face humaine accepte cette substitution avec une indifférence moqueuse, et, sur le champ avec les fers de celui qu'il rend à la liberté, il fait lier le prêtre..... Le bon pasteur va mourir pour sa brebis.

La cruelle sentence allait être exécutée; déjà tout était prêt pour le supplice, quand arriva le colonel du régiment, auquel appartenait ces soldats. A peine informé de cette triste affaire, l'officier supérieur dirigea ses pas vers la prison, et, en

considération de l'incomparable dévouement du prêtre, fit grâce à tous.

Dieu, qui partout et toujours, sait secourir l'opprimé et confondre l'oppresser, avait envoyé cet homme pour arracher à la mort six innocentes victimes.

Mais on y trouve peu de ces dévouements que la religion seule peut inspirer. Quoi de plus beau que de voir le pasteur qui donne sa vie pour ses trebis qui ont été placées sous sa houlette. Malheureusement aujourd'hui de tels dévouements sont méconnus et l'on regarde le prêtre plutôt comme un tyran que comme cet homme de Dieu qui se dépense pour procurer le salut éternel à ceux que lui sont confiés. Que les parents enseignent à leurs enfants à regarder le ministre de Dieu comme leur ami le plus dévoué, s'ils agissent ainsi ils mériteront une récompense et ils auront le bonheur de voir leur progéniture grandir dans la pratique des vertus chrétiennes, car la mission du prêtre c'est l'enseignement du bien.

UNE VISITE A L'INSTITUTION DES SOURDES- MUETTES, RUE ST. DENIS.

Cette institution, l'une des plus importantes que possède la ville de Montréal, fut fondée en 1851 par les Sœurs de la Providence, aidées et encouragés par Mgr. Bourget, alors évêque de cette ville.

Ces bonnes sœurs étaient pauvres des biens de la terre, mais elles étaient riches en dévouement.

Ce qu'eurent à endurer de privations, de travail et d'inquiétudes de toutes sortes les premières directrices de cette institution, personne ne le sait qu'elles mêmes.

Ce que l'on sait, c'est que la vie de ces apôtres de la charité n'a pas été longue et que toutes sont allés recevoir bien vite la récompense due à leur dévouement.

Cette œuvre des sourdes-muettes à progressé en dépit de toutes difficultés, et aujourd'hui la maison se compose de 26 religieuses, quelques maîtresses laïques et 169 élèves internes.

Le programme des études est des plus complets. L'enseignement se donne en français ou en anglais, au choix des parents. L'arithmétique, la géographie, l'histoire, la doctrine chrétienne, le dessin, l'articulation, les ouvrages manuels, la couture, le tisage, la broderie, la tenue du ménage, etc., et toutes les autres branches d'une éducation complète, sont enseignées avec soin, et on peut ajouter avec succès.

Cet enseignement, outre qu'il est difficile et pénible pour celles qui le donnent est encore très-dispendieux, à cause du personnel considérable qu'il exige, et des auteurs et instruments indispensables pour enseigner avec fruit.

En général, une classe ne peut se composer de plus de dix élèves. C'est autant qu'une maîtresse peut enseigner à la fois.

Quant à la difficulté d'arriver à l'intelligence de ces pauvres enfants, elle est si grande, elle exige tant d'efforts, tant de contention d'esprit, qu'il faut de la part des religieuses, une persévérance et un dévouement dont on peut difficilement se faire une juste idée. Car il ne s'agit pas seulement ici, comme dans l'enseignement ordinaire, de développer des connaissances qui existent déjà dans l'intelligence; il faut, pour ainsi dire créer des idées nouvelles et enseigner des choses dont les sourdes-muettes n'ont pas même la connaissance la plus éloignée. Aussi on s'use vite à ce genre de travail, et la mort prématurée des premières supérieures de cette institution, prouve ce que je viens de dire.

D'ailleurs, il y a ici plus que le travail matériel, il y a le dévouement, la charité; et cela à tel point, que chacune des maîtresses de cette institution peut dire avec vérité à ses chères élèves ce que disait St. Paul: "Quelle est celle d'entre vous qui souffre quelque chose que je ne souffre pas moi-même."

Pour bien comprendre la raison de ce dévouement de la part de celles qui se sont vouées par choix à l'œuvre si difficile de l'enseignement des sourdes-muettes, il faut se rappeler que personne peut-être, n'est plus digne de pitié que ces infortunées. La sourde-muette est dans un état de contrariétés et de souffrances morales continuelles. Elle a toutes les mêmes misères que nous; elle a de plus toutes celles inhérentes à son infirmité; elle se croit rejetée et méprisée. Elle ne peut communiquer son mal, il faut quelle souffre seule. La consolation que l'on trouve à épancher son cœur dans le cœur d'un ami lui est refusée. Elle est isolée au milieu de ses semblables. Ses souffrances sont sans consolation. Pourquoi souffre-t-elle? elle n'en sait rien, car ses espérances ne sauraient s'élever vers le ciel.

La vie future, la rédemption sont pour elle des choses qui n'existent point. Voilà la sourde-muette avant son éducation. Mais l'éducation opère dans ces âmes une transformation, je dirai même presque une création nouvelle. Aussi avec quelle avidité et quel bonheur, nous disent les maîtresses, ces âmes

s'ouvrent elles à la connaissance de la religion. Quel épanouissement dans ces cœurs jusque là fermés au bonheur ?

On reproche quelquefois à cette institution de faire trop souvent appel à la charité. On dit qu'elle ne devrait pas recevoir plus d'élèves qu'elle ne peut en soutenir. Si ceux qui font ces reproches pouvaient connaître et sentir toute l'étendue des besoins et des souffrances de ces pauvres enfants comme le font leurs maîtresses dévouées, bien sûr ils ne tiendraient pas ce langage. Si on savait ce qu'il en coûte à ces bonnes Religieuses de refuser l'entrée de leur maison à l'une de ces pauvres du Divin Maître qui cherchent partout l'aumône de l'intelligence des choses célestes et remèdes aux maux qui lui accablent, et qui, dans cette province ne peuvent trouver ce trésor indispensable à la vie morale que dans l'Institution dont nous parlons, les paroles de reproche se changeraient en paroles de félicitations, car nous savons que le dévouement quand il est connu ne manque jamais de sympathie, aux milieux de notre peuple si minime ment chrétien et charitable.

Depuis longtemps on entendait parler de progrès réalisés en Europe dans l'enseignement des Sourds-Muets. Mais que faire, comment encourir les dépenses d'un voyage en Europe, quand l'établissement n'a pas les moyens de rencontrer les frais d'administration journaliers !

Là encore le dévouement montra ce qu'il peut faire.

L'Institution a pour Aumônier, un prêtre dévoué, qui depuis plusieurs années consacre tout ce que le bon Dieu lui a donné de force et d'énergie au succès de l'œuvre des Sourdes-Muettes.

Voyant que le désir des Religieuses était légitime, il résolut de s'adresser à quelques amis qui lui fourniraient le moyen de passer en Europe; sans que l'Institution encourût aucune dépense. Son appel fut entendu, et il quitta Montréal en novembre 1878 pour visiter les différents pays d'Europe, où la science de l'enseignement des Sourds-Muets est censée avoir progressé davantage. Il passa 9 mois en Europe, ayant consacré tout ce temps à l'étude des différentes méthodes d'enseignement. Il visita 37 établissements, réussit à se procurer quelques auteurs très-rares et très-précieux, et à créer des avantages pour son établissement. On peut donc assurer qu'aujourd'hui l'Institution des Sourdes-Muettes de Montréal, offre à ses élèves tous les avantages des meilleurs établissements d'Europe et d'Amérique.

Une seule chose fait défaut, les ressources pécuniaires. Le nombre toujours croissant de Sourdes-Muettes qui demandent

leur admission, rend nécessaire l'agrandissement des bâties actuelles. Mais comment bâtir, quand les revenus sont déjà insuffisants pour couvrir les dépenses journalières? Toutefois les Religieuses ne se découragent pas, ce qu'elles ont fait dans le passé leur donne confiance dans l'avenir, Dieu leur viendra en aide, c'est leur ferme espérance.

Espérons que pour le bonheur des pauvres Sourdes-Muettes et la gloire de Montréal, dont leur Institution est un des plus beaux ornements, leur espérance ne sera pas déçue

C'est le vœu bien sincère d'un

VISITEUR.

Montréal, mai 1880.

UNE STATUE MIRACULEUSE DE LA SAINTE VIERGE.

Nous donnons ici à nos lecteurs le récit de merveilles qui ont eu lieu à l'occasion d'une statue de la très Sainte Vierge probablement la plus ancienne qui ait été faite en son honneur. Elle a été beaucoup honorée à Barcelonne en Espagne où elle fut appelée la Jérusalémito.

D'après une tradition pieuse et accréditée cette statue avait été transportée à Barcelonne par Saint Pierre, ou un autre apôtre sur l'ordre de la Sainte Vierge. Dès le commencement du christianisme elle fut honorée à Barcelonne dans l'église de Saint Juste et Saint Eulalie jusqu'au 22 Avril, 717.

L'Espagne ayant été ravagée par les Maures et ses villes les plus peuplées soumises à leur joug despotique, ces barbares en profanèrent tout ce qu'il y avait de saint et vénérable. Chacun cherchait à conserver, par la fuite, sa vie, sa foi et les objets de sa dévotion particulière. Les autorités publiques en faisaient de même.

C'est ainsi que nous voyons Pierre l'évêque de Barcelonne et Erigonio le gouverneur du même lieu quitter la cité secrètement portant avec eux l'image sacrée de la Jérusalémito. Ils furent informés par de pieux ermites vivants dans les cavernes et les enfoncements du Montserrat, que sur cette montagne étonnante, la Providence semblait avoir préparé une grotte propre à dérober la sainte statue aux yeux des infidèles; ils y laissèrent donc leur trésor après l'avoir arrosée de leurs larmes. Là, la Jérusalémito demeura seule et inconnue depuis le 22 Avril 717, jusqu'en 880. Alors, les Maures ayant été chassés de l'Espagne, l'ordre civil et religieux fut rétabli par les autorités légitimes.

En 880 sept bergers gardaient les troupeaux de leur maître sur les versants de la montagne de Montserrat. Ils passaient la plus grande partie de la journée dans des chants de reconnaissance tant envers Dieu qui les avait délivrés du joug des Maures qu'envers les héros chrétiens qui les avaient conduits à la victoire.

Un soir qu'ils s'en retournaient à la ferme appelée Riusech, ils virent à une grande distance des lumières éclatantes qui les jettèrent dans un grand étonnement, tant à cause de leur brillante clarté qu'à cause du lieu et du temps où elles apparaissaient. C'était un samedi, et de peur de déplaire à leur maître, il ne tardèrent pas à se rendre à la ferme. Mais tous résolurent prudemment de garder le silence sur ce qu'ils avaient vu. Les jours suivants ils ne virent rien, mais le samedi, au même lieu et à la même heure ils eurent la même vision que le samedi précédent. Sans réveiller aucun soupçon dans l'esprit de leur maître, ils l'interrogèrent sur certains points d'astrologie pour voir si la nature pouvait fournir une explication à ce dont ils avaient été deux fois témoins.

La semaine suivante se passa à converser entre eux sur leur visions et à demander les lumières du Ciel. Et, comme inspirés intérieurement, ils se sentirent simultanément portés à se donner à la prière et aux bonnes œuvres. Cependant, pour ne pas donner lieu à des conversations inutiles, ils observèrent une très grande réserve.

Quand le samedi revint ils prièrent avec plus de ferveur et, pour la troisième fois, ils eurent la même vision accompagnée cette fois de la plus délicieuse musique. Ils en furent étonnés, une joie céleste remplit leurs âmes et ils versèrent un torrent des plus douces larmes. Cependant ils résolurent de garder le silence encore une semaine.

Le quatrième samedi vint enfin, mêmes lumières, même musique, et, ivres d'une sainte joie, ils allèrent dire à leur maître ce qu'ils avaient vu et entendu.

Riusech écouta attentivement et examina leur rapport avec le plus grand soin. Il poussa même ses recherches jusqu'à l'excès et les questionna ensemble et séparément. Il suivit le troupeau avec eux, employant les menaces et les promesses pour s'assurer de la vérité. Il passe le jour avec eux tantôt les interrogeant sur le pâturage, tantôt sur le danger que couraient les troupeaux dans le voisinage. Tout à coup il entend les accords d'une musique qui semblait être dans le lointain; mais qui à son grand étonnement, se rapprocha rapidement et il distingua le chant de cantiques qui lui étaient

connus. Au dessus du rocher qui se dressait devant lui il aperçut un nombre considérable de lumières qui balançaient dans les aires obéissants aux accents de cette musique céleste. Il dit alors aux bergers :

“ C'est assez, je l'ai vu de mes propres yeux et entendu de mes propres oreilles, vous n'êtes pas des imposteurs.”

Les archives de cette ferme portent qu'il y avait une chapelle dans la maison où un prêtre venait célébrer la sainte messe les Dimanches et fêtes. Ce prêtre raconta à son évêque tout ce qu'il avait appris de Riusech, et, le samedi suivant, ce prélat arriva à Montserrat avec un nombre de témoins.

En présence de l'évêque, le Ciel donna à sa reine un concert magnifique, et il ne douta plus de la vérité du fait. Pour en découvrir la raison il ordonna un jeûne de trois jours dans tout le voisinage.

Des ermites et les bergers dirent à l'évêque que l'on pouvait ouvrir un sentier qui conduirait assez près d'une grotte au-dessous des rochers escarpés, théâtre de ces lumières et de cette céleste harmonie. A la fin de ces trois jours de jeûne et de prières, des bras robustes avaient défrayé le sentier, qui 163 ans auparavant avait été foulé par le gouverneur et l'évêque de Barcelonne, lorsqu'ils allaient cacher le “trésor” que le Ciel voulait maintenant révéler.

Mais l'évêque de Manrèse et sa suite n'auraient jamais découvert l'objet de leurs recherches si les prodiges des samedis précédents n'eussent pas été renouvelés. Les amas de broussailles et d'arbres renversés de près de deux siècles avaient tellement caché l'entrée de la grotte que l'on n'aurait jamais soupçonné son existence ; car au dessus s'élevait une montagne aux flancs escarpés et au dessous se trouvait un précipice affreux. Ils se mirent tous à conjurer le ciel avec larmes quand tout à coup des cantiques se firent entendre et les lumières étincelèrent dans un certain endroit.

Les jeunes gens s'écrièrent :

“ Ce que Dieu veut nous donner doit être là.” Au moyen de pics et de haches ils débarrassèrent l'ouverture de la grotte et dirent alors à l'évêque :

“ Monseigneur, c'est un temple, une petite église.”

En entrant au milieu de ces brillantes lumières et de ces célestes concerts, l'évêque vit dans une nuée d'engens la prodigieuse statue de la mère du Rédempteur. Devant elle tous se prosternèrent pendant que les anges du ciel la saluaient par le chant de ce doux et consolant cantique du “ Regina Coeli.” Pendant que l'on portait cette sainte statue processionnelle-

mont à Maurèse, en passant à l'endroit où s'éleva la basilique actuelle, elle devint si lourde qu'il fallut la déposer. L'évêque fit vœu de bâtir un sanctuaire en cet endroit et demanda à Dieu de lui permettre de placer cette statue dans la chapelle de St. Ascisclo pour un temps. La statue alors perdit son excédant de poids et elle fut déposée dans la dite chapelle. La basilique fut construite et la sainte image y fut transférée. Devant cette basilique se trouve une croix en pierre à l'endroit même où la statue devint si lourde qu'aucun pouvoir humain ne put la remuer. Le 25 Avril était le millième anniversaire de l'invention de cette statue merveilleuse et ce jour fut célébré avec la plus grande solennité. C'est ainsi que le ciel honore sa reine et lui rend des honneurs sur la terre. Dieu nous dit d'honorer nos parents et le Sauveur incarné nous en a donné de magnifiques exemples, tant pendant sa vie qu'après sa mort. Aimons Marie sur la terre et soupirons après le bonheur de la voir au ciel séjour de lumière et de gloire. C'est là que près de son Fils, Marie reçoit les louanges de la cour céleste.

PRIÈRES.

On recommande aux prières des pieux abonnés le triomphe de la sainte église, la conversion de nos frères séparés et en particulier :

1 Actions de grâces ; 3 Tempérance ; 3 La vraie foi ; 2 Conversions ; 4 Faveurs spirituelles ; 13 Faveurs temporelles ; Pour tous nos abonnés une heureuse mort.

Pour obtenir cette heureuse mort pour nos abonnés on dit une messe tous les mois. On en dit une autre pour les abonnés défunts au commencement de cette année.

UNE BONNE ŒUVRE

Pour les vivants et les morts ; pour obtenir une bonne mort, pour nous procurer des messes après la mort et obtenir la conversion des hérétiques.

DEVOIR DES ASSOCIÉS : Souscrivez à "La Voix" et dites la prière suivante :

O Dieu qui avez condamné l'homme à mourir, et qui lui avez caché l'heure de la mort, accordez moi la grâce de passer mes jours dans la sainteté et la justice et de mériter de quitter cette terre dans la paix d'une bonne conscience et dans votre saint amour, par Jésus Christ, Notre Seigneur. Ainsi-soit-il.

O Saint Joseph, notre protecteur, qui avez eu le bonheur de

mourir entre les bras de Jesus et de Marie, priez pour moi maintenant et à l'heure de ma mort.

Imprimatur Marianopoli Nov. 6, 1878.

† Edwardus Car.
Epis Marianopolitanensis.

Que les âmes des fidèles trépaassés, par la miséricorde de Dieu reposent en paix.

Trois Avés Maria, pour les intentions recommandées dans "La Voix."

AVANTAGES.

Une messe est dite tous les mois pour les membres, pour leur obtenir la grâce d'une bonne mort, et les autres grâces qu'ils désirent.

Un prêtre au moins, en disant la sainte messe tous les matins, demande les faveurs ci dessus.

Tous les membres ont part dans les bonnes œuvres, faites et conversions obtenues par d'autres.

Une messe est dite dans le mois de Janvier pour tous les membres qui meurent pendant l'année.

"La Voix" nous procure de bonnes et de salutaires lectures.

AUTRES PRIVILEGES.

On chante deux grandes messes une pour les vivants, le deuxième mercredi du mois de mai, l'autre pour les morts, le deuxième mercredi du mois de novembre, les deux pendant vingt-cinq ans pour tous ceux qui font une offrande à Sa Grandeur l'Evêque de Montréal, dans le but de le secourir dans ses difficultés présentes. On chante encore une grande messe tous les mois en honneur du grand Saint Joseph, aussi longtemps que cette offrande est requise. Ces messes sont chantées à la cathédrale à sept heures du matin. Tous sont invités.

Cette offrande peut être donnée au Rev. J. Brown, éditeur de "La Voix."

On peut faire cette offrande une fois pour tout, ou une moindre somme peut être offerte une fois par an, à son choix, mais il est préférable de la faire une fois par an, puisqu'une indulgence de quarante jours est accordée pour chaque bonne œuvre qui se fera pour le rétablissement de l'Evêché. Sans doute plusieurs durant vingt-cinq ans, obtiendront une mort heureuse, et profiteront des messes pour les morts, en contribuant à cette bonne œuvre.

Tous peuvent prendre part à cette bonne œuvre et personne doit y être étranger.